Ami du Clergé du 20 avril 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Simples notes dominicales. — XVII. 5e Dimanche après Pâques : L'efficacité de la foi et de la prière, 113.
Communions solennelles. — I (Matin) : La fréquente communion, moyen puissant de persévérance, 114. — II (Soir) : Engagement envers le Christ. Devoirs des parents, 116.
MOIS DE MARIE. A l'école de Jeanne de France. — Les dix plaisirs de Notre-Dame : III. L'humilité de Marie, 119.
En lisant. — Multitude et gravité des péchés, 120.

SIMPLES NOTES DOMINICALES

5e Dimanche après Pâques

XVII

L'EFFICACITÉ DE LA FOI ET DE LA PRIÈRE

Mes frères,

C'est encore par un cri de joie que s'ouvre la liturgie de ce dimanche. L'*Introït* nous en donne le motif : « Dieu a délivré son peuple ! »

La véritable libération, la voilà ! Lorsque notre pays fut arraché à la domination étrangère, tous les cœurs furent inondés de joie ! Cette libération était une réalité à la fois politique, sociale et morale. Mais la vraie libération, c'est, dans un domaine supérieur, celle qui nous délivre de nos péchés, celle qui nous purifie des souillures inévitables de cette vie et nous ouvre les portes du ciel.

« Avec des cris de joie publiez-le, faites-le savoir, proclamez-le jusqu'aux extrémités de la terre : le Seigneur a délivré son peuple... Poussez vers Dieu des cris de joie; ô terre entière, chantez une hymne à son nom, rendez glorieuse sa louange. »

Voilà qui confirme admirablement ce que nous avons déjà dit : la religion est source de joie, source inépuisable et éternelle. Le proverbe a raison : « Un saint triste est un triste saint ! »

Sachons vivre dans cette joie, en vivant en union intime avec notre Dieu. Que faut-il pour cela ? L'épître va nous le rappeler.

I. — *Epître du jour.* — Cette épître est encore empruntée à S. Jacques. L'idée principale se trouve au début : « Mes très chers frères, mettez cette Parole en pratique et ne vous contentez pas de l'écouter, en vous trompant vous-mêmes. »

De quelle Parole s'agit-il ? Evidemment de la Parole évangélique. Cette Parole n'est pas faite pour la simple curiosité. Elle n'est pas même un simple enseignement moral comme un autre. La Parole évangélique est la Parole de Dieu. Elle fait Loi pour quiconque a la foi. Elle est la Loi selon laquelle nous serons jugés un jour, non seulement nous, mais le monde entier, y compris les incrédules.

Toute cette lettre insiste sur la nécessité de vivre selon sa foi, de faire ce que l'on a appris de Dieu, de pratiquer sa religion intégralement. D'un bout à l'autre, la même pensée revient : à quoi vous servira-t-il de croire si vous ne faites pas ce que votre foi vous commande ? A quoi sert « la foi sans les œuvres » ? Non, ce n'est pas la foi seule, la foi séparée de la pratique, la foi sans l'amour agissant, qui est capable de nous sauver, comme l'enseignaient il y a quatre siècles des hérétiques que l'Eglise dut condamner, au concile deTrente.

La foi qui sauve, c'est la foi qui se prolonge en généreux efforts d'application. C'est pourquoi donnant un abrégé — un abrégé seulement — de la morale chrétienne, notre épître conclut par ces mots remarquables :

« La religion est pure et sans tache devant Dieu, notre Père, consiste à visiter les orphelins et les veuves, dans leurs tribulations et à se garder pur du siècle présent. »

Il y a, dans cette formule toute simple, bien des choses : 1° tout doit être fait « devant Dieu notre Père » ; 2° il faut venir à ceux qui souffrent ; 3° il faut « se garder du siècle présent », c.-à-d. éviter les mœurs corrompues du paganisme.

Nous parlions tout à l'heure de la formule du protestantisme au XVIe siècle : « on est sauvé par la foi sans les œuvres » ! Aujourd'hui, ce serait plutôt l'erreur contraire qui aurait cours au milieu de nous : qu'importe ce que l'on croit ? Qu'importe la foi, pourvu que l'on soit bon, généreux, charitable ? Ce sont désormais « les œuvres sans la foi » que l'on semble préconiser. Notre temps s'attache à ce que nous appelons les « œuvres sociales », à la sécurité sociale notamment, qui a été inscrite dans les lois. Cela est excellent, en effet, et nous devons y applaudir, nous chrétiens, sans souscrire pour autant aux abus qui peuvent se glisser jusque dans ces institutions si utiles et si bienfaisantes. Mais les œuvres ne remplacent pas la foi. Rien ne compte — ce qui s'appelle *compter,* c'est-à-dire avoir une valeur d'éternité, — que ce qui s'est fait *devant Dieu, avec Dieu, pour Dieu !* Tel est l'enseignement essentiel à retirer de l'épître de S. Jacques : ni la foi sans les œuvres, ni les œuvres sans la foi, mais l'union constante et étroite de l'une avec l'autre.

II. — *L'Evangile du jour.* — La page d'Evangile est consacrée à la prière, à sa force irrésistible sur le cœur de Dieu, à la façon dont elle doit être faite.

On sent que notre dimanche précède les trois jours tout spécialement consacrés à la prière, que nous appelons les *Rogations* (mot latin, *rogatio,* qui signifie précisément *prière* au sens de *demande).*

1° Jésus commence par affirmer la valeur,

l'efficacité infaillible de la prière : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. »

2° Mais il convient de peser chaque mot dans cette formule catégorique. D'abord, il s'agit bien d'une loi générale et absolue : *en vérité, en vérité, je vous le dis,* déclare Jésus, et nous savons bien que ces mots dans sa bouche signifient qu'il énonce une certitude inviolable.

3° « Si vous demandez quelque chose à mon Père, en mon nom ». — Ah ! prenons bien garde à cette clause : « *En mon nom* », dit Jésus. Tout passe en effet nécessairement par lui. Il est le médiateur unique et indispensable entre Dieu et les hommes. Mais que devons-nous entendre par cette expression « en mon nom » ? Suffit-il que le nom de Jésus se trouve prononcé à la fin de notre prière, comme il arrive, dans toutes les oraisons liturgiques, dont la terminaison est régulièrement : « Par Jésus-Christ Notre-Seigneur... » Cela suffit-il ? — Evidemment non.

On peut, en effet, prononcer le nom de Jésus à la fin d'une prière qui serait le contraire de l'Evangile de Jésus ! Ah ! que les chrétiens eux-mêmes ont donc peine à comprendre cette vérité élémentaire. Demander « par Jésus », c'est demander ce que Jésus nous a appris à demander, c'est prier comme il a prié lui-même, c'est entrer dans la pensée, dans l'esprit de son Evangile. Nous disons donc parfois : « J'ai prié, et je n'ai pas été exaucé. La parole de Jésus est donc fausse » ! — Vous avez prié, vous avez prié par Jésus, d'accord, mais avez-vous demandé avec l'esprit de Jésus ? Avez-vous fait la prière qu'il faisait en face de son calice d'agonie, à l'instant qui précéda son arrestation : « Père, s'il est possible ! Que ce calice s'éloigne de moi ! Mais que votre volonté soit faite et non la mienne ! »

Avez-vous, dans votre prière, inclus cet acte de foi que Dieu est infiniment sage, infiniment bon, qu'il peut tout, qu'il sait tout et qu'il vous aime, et que par suite c'est lui — et non vous — qui sait ce qui vous convient, ce qu'il vous faut, ce qui répond au désir profond de tout votre être : obtenir le bonheu éternel ! Toute prière doit donc être avant tout un acte de foi, un acte de soumission, un acte d'abandon à la divine Providence. Et ainsi comprise, ainsi pratiquée, il est impossible qu'elle ne soit pas exaucée. Si elle ne l'est pas au sens littéral et terrestre, qui est notre sens à nous, pauvres créatures à la vue courte et aux ambitions étriquées, elle l'est au sens de Dieu, elle compte à notre actif pour l'éternité, elle contribue à nous donner droit à cette richesse ineffable et que nous ne connaîtrons que dans la vie future : la possession de Dieu et en Dieu d'une félicité sans bornes !

Jésus nous y donne encore cette assurance : « Je ne vous dis pas que je prierai le Père pour vous, car le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. »

« *Le Père lui-même* vous aime ! » Que ce mot flamboyant entre dans nos cœurs et n'en sorte jamais. Oui, Dieu aime le genre humain, il l'a prouvé en envoyant son Fils pour nous sauver et son Fils nous l'a prouvé en mourant pour nous. Est-il plus grand amour que de mourir pour ceux qu'on aime ?

* *

La source de notre confiance dans la prière, la voilà donc : Dieu peut tout, Dieu sait tout, *et Dieu nous aime !* Cette « paternité » de Dieu est l'âme de la religion chrétienne. C'est la plus haute révélation de Jésus. Veillons donc à ne pas en faire un vain souvenir. Que ce soit pour nous une certitude toujours présente, toujours efficace, toujours sous-entendue dans nos prières. Dieu nous écoute toujours même si c'est autrement que nous ne pensons, car Dieu nous aime ! Ainsi soit-il.

COMMUNIONS SOLENNELLES
(Matin)

I

LA FRÉQUENTE COMMUNION, MOYEN PUISSANT DE PERSÉVÉRANCE

Mes chers enfants,

La fête que nous célébrons n'est pas celle de votre première Communion puisque bien des fois déjà vous avez eu le bonheur de recevoir la Sainte Eucharistie. Mais elle reste la fête de la rénovation des promesses de votre baptême et de la profession solennelle de votre foi religieuse. La Sainte Communion que vous allez faire et que l'Eglise continue d'entourer de la plus grande solennité ne perd rien, pour cela, de son importance.

L'Eglise veut que vous demandiez à Notre-Seigneur dans cette communion la grâce d'être *toujours fidèles* aux promesses que vous allez renouveler ce soir. Elle veut surtout vous montrer dans la Sainte Communion, fréquemment et saintement reçue, le moyen sûr de rester fidèles à ces promesses toute votre vie.

I

Qu'allez-vous promettre ? — Tout d'abord de croire fermement, toute votre vie, les vérités que Dieu a révélées et que l'Eglise nous enseigne. La sainte communion vous y aidera puissamment.

J'en trouve une preuve frappante dans l'Evangile. — Le soir de Pâques, deux disciples se rendirent de Jérusalem à Emmaüs. Ils étaient tristes, ils avaient espéré que Jésus auquel ils s'étaient attachés restaurerait le royaume d'Israël..., et voilà que ce Jésus était mort ignominieusement cloué sur une croix; depuis trois jours déjà son corps reposait dans le tombeau. Tandis qu'ils devisaient en-

semble tristement, voici qu'un étranger se joint à eux et se mêle à leur conversation. C'était Jésus lui-même mais ils ne le reconnurent pas. Chemin faisant il leur explique les prophéties annonçant tous les événements qui viennent d'arriver et qui les déconcertent. Il leur fait voir que le Messie était venu sur la terre non pour établir un royaume terrestre, mais l'Eglise, royaume tout spirituel destiné à sauver les âmes. Les paroles de Jésus touchent leur cœur, mais sans le persuader. Arrivés à Emmaüs, comme il se fait tard, ils invitent leur compagnon à passer la nuit avec eux. Jésus y consent. On se met à table pour le repas du soir et le repas fini, voilà que Jésus prend du pain, le bénit et le donne à ses hôtes. Alors « leurs yeux s'ouvrirent » et, reconnaissant le divin Maître, ils se prosternèrent à ses pieds. Mais déjà il avait disparu.

Voyez-vous l'effet merveilleux de la sainte communion ? Jusque là les disciples étaient demeurés aveugles et incrédules, Jésus lui-même se montre à eux, ils ne le reconnaissent pas ; il prend la peine de leur expliquer les Saintes Ecritures, ils ne le comprennent pas, mais dès que Notre-Seigneur leur a donné le « pain vivant » leurs yeux s'ouvrent, ils reconnaissent Jésus, ils comprennent, ils croient ; bien plus, devenus apôtres, ils veulent faire partager à tous leur foi.

Plus vous communiez, plus vous croirez, vous aussi, les vérités de notre foi. Jésus que vous recevrez ainsi vous donnera l'intelligence de celles qui sont à la portée de votre raison et l'humilité pour croire celles qui la dépassent. Aussi bien, en communiant,vous faites un acte de foi en un des plus grands mystères, celui de la présence réelle de Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie. Comment vous serait-il difficile, après cela, de croire aux autres ? D'autre part, quand on communie souvent, on conserve habituellement son cœur pur. Or, il n'en coûte pas aux cœurs purs de croire les vérités surnaturelles. Ils n'ont pas à craindre Dieu qu'ils aiment et qui habite en eux, car ils n'ont pas à redouter ses jugements. Tout en travaillant à leur salut avec crainte et tremblement, ils espèrent bien ne pas aller en enfer, confiants dans la parole de Notre-Seigneur : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie éternelle. » Ils espèrent le paradis, ils ont tout intérêt à croire en Dieu et en la vie éternelle et voilà pourquoi ils le font volontiers.

II

En renouvelant les promesses de votre baptême, vous promettrez de toujours bien observer les commandements de Dieu.

Ici encore, la sainte communion vous sera d'un grand secours pour les observer fidèlement. Elle mettra en vous Notre-Seigneur, et N.-S. vous donnera la force de résister au démon, à vos passions, au monde. Il vous donnera le courage de surmonter toutes les difficultés que vous pourrez rencontrer dans la pratique du devoir. N'a-t-il pas dit : « Mon joug est doux et le fardeau que j'impose à mes serviteurs est léger » ? C'est surtout vrai quand ce fardeau il le porte avec vous. Voyez plutôt, comment ici encore, l'expérience le prouve.

Les premiers chrétiens « persévéraient dans la fraction du pain », c'est-à-dire qu'ils étaient exacts à assister à la sainte messe et à y communier. Or voyez avec quelle perfection ils observaient les commandements de Dieu ? Notre-Seigneur résume ceux-ci dans les deux grands préceptes de l'amour envers Dieu et de l'amour envers le prochain : « Quiconque, dit-il, observe ces deux commandements observe toute la loi ! » — La charité envers le prochain ils la pratiquaient si bien que ceux qui étaient favorisés de la fortune vendaient leurs biens et en partageaient le prix avec leurs frères moins fortunés. Ils étaient attentifs à ne rien faire qui puisse léser ou contrister les autres, si pleins de dévouement que les païens eux-mêmes en étaient dans l'admiration et se les montraient en disant : « Voyez donc ces chrétiens, comme ils s'aiment !... »

Vous pouvez juger par là de quelle façon ils aimaient le bon Dieu. Leur fidélité envers lui va jusqu'à l'héroïsme. On les met en prison pour les obliger à renier Jésus-Christ ; mais des prêtres, des chrétiens dévoués leur portent la sainte communion, parfois même ce sont des enfants comme vous, S. Tharcisius, par exemple, qui sont chargés de cette glorieuse mais périlleuse mission. Fortifiés par la communion ces prisonniers du Christ se montrent courageux devant les tribunaux, vaillants au milieu des supplices, ils endurent la mort la plus cruelle plutôt que de renier Jésus.

Votre persévérance ne sera jamais mise, espérons-le, à pareille épreuve. Vous n'aurez peut-être pas à affronter les supplices ni la mort pour rester fidèles aux promesses de votre baptême. Vous n'en aurez pas moins besoin de force et de courage pour combattre vos passions, vaincre les tentations du démon, résister à l'entraînement des mauvais exemples, surmonter le respect humain. Cette force et ce courage venez les puiser dans la sainte communion ; comme le général de Sonis vous pourrez dire : « Quand on porte Dieu dans son cœur on ne capitule jamais. »

III

Et cette invitation, je ne l'adresse pas seulement aux petites filles, mais aussi aux petits garçons. Les petites filles continueront de s'approcher des sacrements à toutes les fêtes, donc à peu près tous les mois et si elles sont pieuses plus souvent encore. Les petits garçons devront-ils se contenter de venir seulement à Pâques désormais ? Ce serait bien mal comprendre leur devoir. Leurs occupations ne leur permettent pas de venir communier aussi fréquemment qu'ils le faisaient quand ils fréquentaient le catéchisme,

mais pourquoi ne viendraient-ils pas au moins aux grandes fêtes ? Quand on s'approche souvent des sacrements on ne tombe pas, ou si on tombe on se relève promptement et on finit par marcher d'un pas assuré dans le chemin du devoir.

S. Philippe Néri avait un pénitent qui tombait presque tous les jours en des fautes graves. Le saint lui enjoignit de revenir se confesser dès qu'il aurait succombé de nouveau et chaque fois il lui recommandait de faire la sainte communion après s'être confessé. Le pénitent obéit et après quelques semaines de ce surnaturel traitement un mieux sensible se manifesta en lui, ses chutes devinrent plus rares jusqu'au jour où il ne tomba plus du tout.

Persévérer, m. e., ce n'est pas précisément ne jamais pécher, ne jamais tomber, cela dépasse nos pauvres forces humaines ; persévérer c'est ne pas demeurer dans son péché, mais s'en relever promptement et courageusement afin de reprendre sa route vers le ciel. C'est confesser son péché sans tarder et comme cet aveu coûte, c'est, afin de n'avoir plus à le faire, de prendre les précautions nécessaires pour éviter le péché. C'est surtout, en le recevant souvent dans la sainte communion, appeler Jésus-Christ à notre secours afin qu'il nous soutienne comme il soutint jadis S. Pierre et l'empêcha de s'enfoncer dans les flots.

Demandez-lui cette grâce ce matin ; quand tout à l'heure, après la sainte communion, il sera dans vos cœurs, dites-lui tout bas ce serment que ce soir vous lui redirez tout haut et devant toute la paroisse : « Mon Jésus, je renonce de tout mon cœur à Satan, à ses œuvres, à ses pompes et c'est pour vous seul que je veux vivre et mourir. » Ainsi soit-il.

II

(Soir)

ENGAGEMENT ENVERS LE CHRIST
DEVOIRS DES PARENTS

Mes chers enfants,

Et la fête continue ! Ce matin, c'était l'heure des tendresses intimes. Jésus faisait dans votre cœur son entrée solennelle ; il prenait possession de toute votre personne. Voici venue maintenant l'heure des publiques et solennelles promesses. Car vous le sentez bien, il y a quelque chose à faire pour ce Jésus qui a tant fait pour vous. Eh bien ! ce « quelque chose » l'Eglise vous l'indique : à ce Dieu qui s'est donné à vous, solennellement, ce matin, vous allez, ce soir, répondre par l'offrande de vous-mêmes, en renouvelant publiquement les promesses de votre Baptême. Ah ! comprenez bien, chers enfants, le sens et saisissez bien l'importance de cette cérémonie du soir.

I

Il y a douze ans environ — quelques jours après votre naissance — on vous apporta dans l'église de votre paroisse, ici même sans doute. Vos parents avaient hâte que leur fils devienne bien vite aussi le fils adoptif de Dieu. Mais, avant de faire couler sur votre front l'eau sainte, le prêtre vous posa des questions précises et exigea des promesses caractéristiques : Renoncez-vous à Satan ? A ses séductions ? à ses œuvres ? Croyez-vous ?

Et enfin, dernière et définitive demande : « Veux-tu être baptisé ? » Vous étiez bien trop petits pour répondre vous-mêmes. Ce sont votre parrain et votre marraine, d'accord avec vos parents, qui prirent la parole pour vous et par conséquent en répondant pour vous, répondirent aussi de vous. En votre nom, ils affirmèrent : Oui, j'y renonce ! Je crois ! Je le veux !

Eh bien ! mes chers enfants, l'heure est arrivée où en pleine connaissance de cause et en toute liberté, vous allez personnellement et publiquement, à haute voix, devant l'autel où réside le Sauveur que vous avez reçu ce matin, en présence de vos prêtres, de vos parents, de vos amis, de toute la communauté paroissiale, ratifier, c'est-à-dire reconnaître les promesses que d'autres firent jadis en votre nom. La main tendue vers les Saints Evangiles pour donner encore plus de gravité à votre serment, vous allez dire : « Oui, je jure de m'attacher à Jésus-Christ pour toujours ; de lui rester fidèle jusqu'à la mort. »

Ce serment a été fixé au soir de l'entrée officielle de Jésus en vous par la Communion solennelle, vous comprenez pourquoi. Ce renouvellement des promesses de votre Baptême, c'est d'abord la meilleure manière de témoigner votre amour à ce Jésus qui s'est donné à vous ce matin. Et c'est aussi le meilleur moment : sortis de la première enfance, vous entrez dans la catégorie des chrétiens conscients de leur dignité baptismale. Aujourd'hui, s'affirme votre vie chrétienne vraiment personnelle. Aujourd'hui commence aussi la lutte pour votre foi chrétienne. Certes, depuis votre Baptême votre choix était fait ; vos noms étaient inscrits sur les registres de l'Eglise. Vous étiez déjà enrôlés dans l'armée de Jésus. Cependant, avant de se jeter en pleine mêlée, il faut que chacun de vous proclame en face de la Grande Armée, l'Eglise, qu'il veut être un vaillant soldat du Christ jusqu'à la mort !

II

Oui, je sais bien, la foi vous est facile à cette heure où votre âme frissonne encore sous l'émotion de l'étreinte eucharistique. Vous repoussez avec énergie tout ce qui pourrait vous séparer de l'Ami qui solennellement s'est donné à vous ce matin et qui demande à faire route avec vous. Vous êtes prêts à répéter avec toute l'ardeur de votre amour ce joli mot échappé de la bouche d'un petit garçon. Il avait votre âge. On lui avait raconté la Passion de Jésus, l'abandon des apôtres au Jardin des Oliviers. Et le petit de s'écrier en pleurant : « Oh ! comme c'est lâche

que de lâcher Jésus. » Je vous entends vous écrier à votre tour : « Non, ô bon Jésus, alors même que tous les autres vous abandonneront, nous, vos petits amis, nous vous resterons fidèles jusqu'au bout ; nous ne vous lâcherons jamais. » Très bien, mes enfants. Ces bons sentiments vous honorent. Cependant, méfiez-vous !

D'autres ont dit cela avant vous et hélas ! ils ont tout de même abandonné le bon Jésus. Rappelez-vous le Jeudi Saint. Les Apôtres viennent de faire leur Ire Communion. Jésus leur fait alors entrevoir toutes ses souffrances de la passion — en particulier cette grande douleur de se voir abandonné par ces premiers chrétiens. Alors, le fougueux S. Pierre de s'écrier : « Non, quand bien même tous les autres vous quitteraient, moi je ne vous abandonnerai jamais. » « Pierre, Pierre » — répondit tristement Jésus « avant que le coq n'ait chanté, tu m'auras renié trois fois. » « C'est ce qu'on verra ! » dut grommeler tout bas le brave S. Pierre. Hélas ! vous connaissez la suite. Quelques heures après, ce prétendu courageux tremble devant les potins d'une concierge et renie son Maître bien-aimé : « Non, je le jure, je ne connais pas cet homme. » Méfiez-vous, chers enfants. Veillez et priez, vous n'êtes pas plus malins que S. Pierre, le Chef des Apôtres, le premier pape martyr.

Je vous le dis : désormais c'est la lutte qui vous attend. Vous connaissez peut-être la gracieuse légende de S. Christophe ? Il y avait jadis un bon géant qui demeurait auprès d'une grande rivière et qui passait d'un bord à l'autre les voyageurs qui imploraient son secours. Un jour, un petit enfant se présente, lui demande de le transporter à l'autre rive. Christophe souriant prend l'enfant sur ses épaules avec la même facilité que vous lèveriez de terre un brin de paille, et se met en devoir de traverser le fleuve. Au commencement tout va bien, mais à mesure qu'ils avancent dans l'eau le petit enfant se fait plus lourd et à la fin le fardeau paraît à Christophe intolérable. « Qui donc es-tu, mon enfant ? » lui demande Christophe en le déposant à terre. — « Ne t'étonne pas, Christophe, répond l'enfant, tu as porté Celui qui porte le monde. » C'était Jésus.

Chers enfants, aujourd'hui, solennellement, vous avez reçu le Christ Jésus dans vos cœurs. Nouveaux saints Christophes, vous l'avez reçu pour le porter jusqu'aux rivages de l'éternité. En ce moment le fardeau vous semble léger et doux. Mais hélas ! les années viendront et avec elles les ennuis, les tentations, les difficultés. Le souvenir de ce beau jour se fera plus effacé — les passions élèveront la voix et une heure arrivera peut-être où vous direz que le joug de Dieu est lourd et tout à fait insupportable. Des voix vous glisseront d'autres conseils. — A la doctrine de Jésus qui a illuminé votre enfance, s'opposeront bientôt d'autres doctrines que vous rencontrerez dans les conversations, les journaux, les livres et qui essaieront de jeter le doute dans votre âme, d'ébranler les fondements de votre foi, de découronner Jésus de son auréole divine, de déshonorer l'Eglise, de renverser Dieu lui-même du trône que vous lui avez élevé dans vos cœurs de croyants.

D'autres voix, plus dangereuses encore peut-être que celles qui menacent votre foi, se concerteront pour organiser le naufrage de votre vertu. Elles vous diront : « Allons, tu n'es plus un gosse maintenant, tu as le droit de tout connaître, de tout voir, de tout entendre, de tout lire. Il faut que jeunesse se passe. La vertu a trop grise mine, le devoir est trop austère. Viens avec nous dans les sentiers du plaisir. Tu ne connais pas la vie, viens avec nous, nous te l'apprendrons. » Prenez garde,! chers enfants. Jurez bien de défendre toujours l'intégrité de votre foi contre toutes les erreurs ; jurez de rester toujours d'authentiques et fiers chrétiens, sans peur et sans reproche. Non pas des chrétiens de papier, qui se contentent de certificat religieux pour les grandes dates de leur vie ; des chrétiens illogiques qui se disent croyants mais pas pratiquants, mais de vrais chrétiens vivants et agissants, qui conçoivent leur christianisme comme une sève qui doit tout envahir et tout animer. Prenez garde, mes enfants, n'écoutez pas les voix séductrices ! Elles sont trompeuses et le bonheur qu'elles promettent n'est que le plaisir malsain qui dure un instant et laisse après lui d'immenses ruines. Un grand travail de reconstruction vous attend dans votre patrie ravagée par la guerre. Plus encore que des maisons, des églises, des œuvres d'art, des institutions, ce qu'il faut reconstruire c'est l'âme de la France, en lui redonnant une Foi en ciment armé. De cette tâche urgente et sublime, les viveurs, les amuseurs, les jouisseurs, les noceurs sont impitoyablement rejetés. Il n'y a de vrais reconstructeurs que les saints et ceux qui s'efforcent de le devenir et seuls relèveront les ruines nationales ceux qui auront été assez forts pour se vaincre d'abord eux-mêmes. Jeanne d'Arc qui semble présider à vos promesses, ce fut Dieu dans un peuple parce que d'abord ce fut Dieu dans une âme.

III

Chers parents, c'est vers vous que je me tourne maintenant. La fidélité de ces enfants, la préparation à leur rôle de reconstructeurs que leur réserve l'avenir, sera en grande partie votre œuvre à vous parents vénérés dont je comprends si bien la joie et la fierté en ce jour de fête chrétienne et familiale. Au soir de la Communion solennelle, on entend parfois tomber de la bouche de certains parents, cette réflexion navrante : ouf ! enfin, vous voilà débarrassés ! Notre enfant a fait sa Communion solennelle ! Non, chers parents, de Dieu on ne se débarrasse jamais ! La Communion solennelle, ce n'est pas la délivrance d'une corvée bien ennuyeuse après

laquelle on soupire avec l'ardeur du soldat qui attend « la classe ». C'est un engagement au service du Christ pour l'éternité. Sinon, changez son nom et appelez cette cérémonie l'enterrement de la Religion ! Parents, vous allez dans un instant être les témoins des promesses de vos enfants, mieux qu'eux vous en serez les gardiens ; les gardiens de leur Foi et de leur Vertu. De leur éducation religieuse et de leur formation morale, vous ne pourrez vous décharger sur personne, entendez-vous, pas même sur votre curé qui, malgré toute sa bonne volonté, ne peut rien sans vous et qui accepte bien de collaborer avec vous mais non pas de vous remplacer. Songez à l'écrasante responsabilité qui pèse sur vos épaules et dont vous rendrez compte à Dieu un jour ! Oui, ces chers petits, voyez comme ils sont beaux en ce jour ; voilà ce que la Religion en a fait. Dieu maintenant les remet à vos mains et les confie à vos cœurs. Désormais, selon la saisissante expression du Curé d'Ars « l'âme de vos enfants est collée à la vôtre ».

IV

Alors, que faire pour eux, me direz-vous ? Eh bien ! regardez vos vergers en fleurs sous la caresse des rayons du printemps. S'ils pouvaient parler ils réclameraient toujours plus de lumière et de chaleur pour réaliser toutes vos espérances. Lumière et chaleur, tels sont aussi les pressants besoins de vos enfants pour réaliser les légitimes espoirs que nous mettons en eux. La lumière, certes, ils l'ont reçue en eux au Baptême. Le catéchisme les a éclairés encore davantage. Cependant, de la lumière que Jésus nous a apportée, ils n'ont reçu que l'indispensable. Exactement ils en savent à peu près assez pour leur âge, mais non point pour leur vie entière. Le soleil de mai qui épanouit les fleurs suffit-il à faire mûrir les fruits ? Pour porter les fruits de la vie chrétienne, vos enfants ont besoin d'un complément d'instruction religieuse, sans quoi c'en est fait de leurs promesses. Ces candidats à la Communion solennelle n'auraient été finalement que des candidats à l'apostasie et le baiser eucharistique qu'un baiser de Judas. Vous aurez à cœur de leur faire continuer les cours d'Instruction religieuse de persévérance ; de les inscrire aux mouvements de Jeunesse chrétienne. Je suis convaincu, m. f., que pas un d'entre vous ne refusera à ces jeunes âmes un bienfait dont elles ont un si grand besoin.

Mais pour donner des fruits, les fleurs ont besoin aussi de chaleur, ai-je dit. La chaleur spirituelle nécessaire à ces petites âmes, c'est le bon exemple des parents. J'entends par là, non pas la morale à gros grains (ne pas tuer, ne pas voler) qui peut-être suffit pour ne pas aller en prison mais ne conduit pas nécessairement au ciel. Mais j'entends l'exemple d'une vie intégralement chrétienne comme support indispensable, avec les prières de chaque jour, la messe du dimanche et au moins la Communion pascale. Si vous n'ajoutez pas, en effet, aux conseils de votre vigilance paternelle et maternelle l'autorité de vos exemples, je crains fort que les meilleures paroles ne soient impuissantes à assurer la fidélité de vos enfants. Vous connaissez peut-être cette page attristante de René Bazin dans son roman *La Barrière*. Le fils de Victor Limerel, après une nuit passée à Montmartre, reconnaît qu'il n'est plus chrétien et qu'il doit, de ce fait, renoncer au bonheur conjugal qu'il avait caressé. Il s'en plaint à son père qui lui répond : « Que veux-tu que j'y fasse ? » — « C'est vrai, vous n'y pouvez plus rien », réplique le jeune homme, « mais la faute est à vous, à vous qui m'avez élevé ». Et comme la mère vient d'entrer, il ajoute : « J'aurais mieux aimé que vous ne fussiez pas là, maman, je vous aurais parlé plus doucement à vous ». Puis en présence de tous les deux, il entame son terrible mais juste réquisitoire. Il leur montre l'insuffisance de sa formation religieuse et morale, les mauvais exemples donnés par eux deux. Et il termine brutalement : « Voilà ce que je nomme votre faute ; et voici le châtiment : à présent, c'est fini, de l'amour que j'avais au cœur, c'est fini entre nous. »

Ah ! quelle page douloureuse ! Comme je désire que de vous l'avoir rappelée vous épargne la tristesse de la vivre. Puissiez-vous plutôt, mères de famille qui m'écoutez, mériter le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une mère, l'éloge que formule le héros de François Coppée dans son drame « Pour la couronne ». Comme on lui demande qui l'a rendu si sympathique et si brave, il répond : « Ma mère et l'Evangile », entendez : ma mère devant moi vivant l'Evangile et le mettant en pratique.

* *

Le premier aviateur qui a traversé la Manche, Louis Blériot, après cette prouesse qui vous semble un jeu à vous, enfants de 1950, mais qui fut très admirée à l'époque, offrit un ex-voto à la Vierge qui l'avait protégé. Une des faces du monument représente l'église du village maritime d'où il prit son essor, et sur l'autre face on voit l'image de Marie, avec cette touchante inscription : « Regarde-la et prends ton vol ».

O mères de famille qui m'écoutez, en cette heure solennelle où vos petits vont s'élancer dans la vie, une inquiétude vous prend. Malgré toute la vigilance de votre amour maternel, vous vous sentez impuissantes, à vous seules, à leur assurer une heureuse traversée tant les bourrasques sont rudes en ce siècle agité. Alors, regardez vers Marie à l'heure du péril, regardez vers Marie, l'Etoile de la Mer, et appelez au secours de vos enfants Celle que S. Bernard saluait de ce beau titre « Mère de la Sainte Espérance ».

Regardons, tous ensemble, vers cette bonne Mère toute-puissante et demandons-lui de garder ces communiantes et communiants de 1950 fidèles à Jésus jusqu'à la fin de leur vie. *Amen.*

MOIS DE MARIE

A l'école de Jeanne de France

Les dix plaisirs de Notre-Dame

III

L'HUMILITÉ DE MARIE

Parmi les dix « plaisirs », c'est-à-dire les dix vertus de Notre-Dame que Jeanne de France voulait honorer en fondant l'Annonciade, elle regardait l'humilité de Marie comme une de ses plus grandes. (Règle. C. IX).

S. Louis-Marie de Montfort parle aussi avec admiration et insistance de l'humilité de la T. S. Vierge dans son *Traité de la vraie dévotion*. « *Marie,* dit-il, a été très cachée dans sa vie : c'est pourquoi elle est appelée par le Saint-Esprit et l'Eglise, *Alma Mater,* Mère cachée et secrète. Son humilité a été si profonde qu'elle n'a point eu sur la terre d'attrait plus puissant et plus continuel que de se cacher à elle-même et à toute créature pour n'être connue que de Dieu seul. » (N° 2, voir également 4, 5, 6, 25, 28, 49, 50, 157, 260, 261).

Mettons-nous à l'école de cette humble Vierge Marie. Nous la verrons d'abord parler et agir, et de ces signes extérieurs de son humilité, nous pénétrerons jusqu'à son humilité intérieure. Nous parlerons donc successivement de son *humilité de parole et d'action* et de son *humilité d'esprit et de cœur*.

Haute et nécessaire leçon. Notre-Seigneur a inclus en cette vertu tout ce que nous avions à savoir de lui : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » C'est que l'humilié est la vertu fondamentale, celle sur laquelle la grâce de Dieu construit l'édifice de la sainteté.

I. — *Humilité de parole et d'action*

On juge d'abord des véritables sentiments de quelqu'un à sa conduite, à sa façon de parler et d'agir. De celui qui ne fait jamais étalage de ses talents et qui ne se met jamais en avant, nous disons que c'est un modeste.

Et telle nous apparaît bien la T. S. Vierge dans l'Evangile, d'abord dans les quelques paroles que nous connaissons d'elle.

A l'Annonciation, alors qu'elle reçoit la plus haute mission qui puisse échoir à une créature, celle qui devient par grâce la Reine du ciel et de la terre, ne trouve pas d'autre mot pour se désigner que celui de « servante » : « Voici la servante du Seigneur ». A la Visitation, quand Elisabeth miraculeusement éclairée de Dieu sur la sublime vocation de sa jeune parente, la salue, elle, comme la Mère de son Seigneur, c.-à-d. de son véritable titre de grandeur, comme la Mère de Dieu, sans retour sur elle-même Marie répond par la glorification de Dieu : « Mon âme magnifie le Seigneur ». Lorsqu'elle retrouve Jésus au Temple, alors qu'elle seule aurait le droit de se plaindre, ou au moins de se plaindre la première, puisque Jésus est son enfant à elle, elle se place dans l'ombre de S. Joseph : « Voici que votre père et moi nous vous cherchions tout désolés ». Aux noces de Cana, où elle aurait quelque droit d'insister, puisque Jésus a été invité à cause d'elle, et qu'elle ne demande pas pour elle mais pour ses amis, quelle discrétion elle apporte pour demander à son fils d'intervenir et de sauver la situation : « Ils n'ont plus de vin ». Aucune parole d'elle, dans ses relations avec Jésus, avec l'ange, avec les siens, qui ne trahissent l'humilité de son cœur.

Sans doute elle a bien prophétisé que toutes les générations la proclameraient bienheureuse. Mais l'humilité n'a jamais consisté à nier les dons et les grâces de Dieu, et si la T. S. Vierge peut affirmer sa glorification à venir, c'est seulement parce que Dieu a regardé la petitesse de sa servante et qu'il a fait en elle de grandes choses. (Voir S. Thomas, *Somme théol.*, II-II, q. CLIX, art. 3).

Il est des paroles humaines qui ne sont qu'une humilité affectée. Le silence alors, tout rempli d'une humilité vraie leur est bien préférable. Ainsi faut-il comprendre le silence de la Sainte Vierge.

Que l'ange ou Elisabeth la saluent comme jamais créature humaine ne l'a été, aucun mouvement de vanité, ni aucune protestation de fausse modestie ne trahit de sa part un retour sur elle-même : elle se tait. Parfois même il semblerait que son Fils, Notre-Seigneur traite sans ménagements sa tendresse maternelle. Ainsi, au Temple : « Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon Père ? » ; à Cana : « Femme, qu'est-ce que cela pour moi et vous ? » ; le jour où une femme proclame la légitime fierté de la mère du Christ : « Bienheureux plutôt, répond Jésus, ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent. » Or, en toutes ces circonstances, jamais les Evangélistes n'enregistrent une parole de peine ou un regard de doux reproche de la Vierge : elle comprend la pensée de son Fils. Dieu, après lui avoir tant demandé, la laisse dans l'ombre tout au long de la vie publique de Jésus, et ne la fait sortir de son silence que pour les suprêmes souffrances de la croix ; jamais elle ne s'en plaint : elle sait, mieux que Jean-Baptiste, que c'est à Jésus de se manifester et à elle de disparaître.

A elle aussi de servir. Elle se dit la servante du Seigneur, qu'elle sert même dans le prochain. Quand elle part pour Aïn-Karim et quand elle se trouve avec les autres saintes femmes, c'est afin de servir dans l'humilité et le dévouement.

II. — *Humilité d'esprit et de cœur*

Cette humilité de parole et d'action de la Vierge nous permet maintenant de pénétrer au plus intime de son âme et d'y découvrir